

HEATHER DAVIS
TRADUIT PAR LUBA MARKOVSKAIA

INTARISSABLE

Heather Davis a été, en 2022, l'une des deux lauréates de la résidence de recherche à la Fondation Grantham pour l'art et l'environnement. Lors de son séjour à la Fondation, elle a poursuivi, dans la foulée de son ouvrage sur les enjeux liés au plastique (*Plastic Matters*, Duke University Press, 2022), la rédaction d'un nouveau livre étudiant les effets des combustibles fossiles sur le temps et la temporalité. Le texte ci-dessous en situe les prémises.

Au début du mois de décembre 2021, je suis allée voir l'exposition *AGHDRA* d'Arthur Jafa, le jour de sa fermeture, dans un vaste entrepôt de Harlem qui renfermait jadis la galerie Gavin Brown's Enterprise. Il n'y avait pas de textes aux murs, de cartels sophistiqués, ni d'assistants de galerie : les visiteurs devaient suivre les indications imprimées sur des feuilles de 8,5 x 11 pouces collées aux murs. J'ai pris un monte-charge pour me rendre à l'étage supérieur. Dès l'ouverture des portes, une basse fréquence s'est emparée de mon corps. Au bout du couloir, il y avait une grande pièce caverneuse au plancher recouvert d'un tapis luxuriant, avec quelques places assises adossées à un mur. Dans cette pièce, sur un immense écran, il y avait des vagues. Des vagues et des vagues et des vagues qui ne se tarissaient jamais. Des vagues grises, foncées, noires. Des vagues qui menaçaient parfois d'engloutir l'écran tout entier. Un océan composé uniquement de vagues – pas d'oiseaux, pas de baleines, pas de poissons, pas d'êtres humains, pas de navires. Seulement des vagues qui s'élevaient et retombaient au milieu de l'océan. Mais cet océan n'était pas fait d'eau. C'étaient des vagues de pierre ou de béton, ou peut-être de morceaux de lave durcie et poreuse. Animées, elles ondulaient d'une manière presque trop lisse, comme si de minuscules leviers hydrauliques étaient posés sous chaque fragment de roche. Un océan d'inquiétante étrangeté.

Les vagues étaient accompagnées d'ondes sonores. On entendait parfois les chansons d'Isaac Hayes et d'autres interprètes de soul et de R&B, chantant tantôt l'amour, tantôt sa disparition. Mais les pistes étaient déformées et ralenties au point d'être méconnaissables. Entre les morceaux musicaux, la basse profonde qui m'avait accueillie à mon entrée dans la galerie poursuivait son bourdonnement, soutenant le mouvement intarissable des vagues. Son grondement grave se réverbérait partout dans mon corps. En regardant et en écoutant *AGHDRA*, je ne pouvais m'empêcher de ressentir une appréhension profonde et incarnée, une impression de catastrophe annoncée ou venant tout juste de se produire¹. J'ai senti monter en moi une anxiété, une forme de panique, en même temps qu'un étrange apaisement devant la cadence hypnotique des vagues.

1 – Les mots de Christina Sharpe me viennent à l'esprit : « *Le désastre de la sujétion noire était et est toujours planifié ; la terreur est un désastre et "la terreur a une histoire" et est profondément atemporelle... Le désastre et l'écriture du désastre ne sont jamais présents, sont toujours présents.* » (*In the Wake: On Blackness and Being*, Duke University Press, 2016, traduction libre.)